

Fiona Daniel

Selection of reviews

Cully Jazz

La vocaliste et multi-instrumentiste Fiona Daniel fait un retour attendu en dévoilant son album «transitions» en primeur au festival. Plongée dans une beauté feutrée.

Noémie Desarzens
ndesarzens@riviera-chablais.ch

Un piano, une harpe, un violoncelle. Entre joie et mélancolie, au gré des bruitages, les titres s'enchaînent et se dévoilent. Un éternel recommencement qui se veut optimiste, car la vie continue, quoi qu'il adienne. Avec ce projet profondément personnel, Fiona Daniel propose une exploration poétique et sensible des multiples étapes de transitions de vie et des contrastes qui y coexistent.

Des partitions entrelacées de bruitages organiques, sur l'envoie de la voix aérienne de Fiona Daniel. Les instruments dialoguent avec des sons captés et prennent la forme d'un hymne à la beauté des instants qui transforment nos vies.

Dévoilé ce vendredi 21 mars, le single «back home» figurera

sur son nouvel album «transitions». Un opus à découvrir, lui, en avant-première au Cully Jazz le samedi 12 avril au Temple de Cully. Un cadre intimiste idéal pour se plonger dans la bulle sonore de la chanteuse, accompagnée d'Emma Thomazeau et Louise Meynard.

«C'est un cadre incroyable pour jouer avec l'acoustique et la sonorité du lieu, rebondit la multi-instrumentiste d'origine zurichoise. Je n'aurais pas pu imaginer un lieu plus propice pour jouer ce projet pour la première fois devant un public.»

Ode à la résilience

Après «Drowning» (2010) et «Backyard» (2012), Fiona Daniel fait son retour sur scène avec «transitions». Un album qui nous transporte entre les immensités de la nature et l'espace clos des milieux hospitaliers. Des contrastes forts, qui veulent encourager à l'introspection et au silence.

Ce choix n'a rien d'un hasard. La musicienne qui a habité plusieurs années au Mont-Pèlerin a dû s'éloigner du monde musical ces dernières années pour prendre le rôle de proche aidante de ses deux enfants, tout en étant confrontée à une perte d'audition. Ce vécu a instillé ses compositions, explorant les phases de transition dans toute vie humaine.

«J'ai enregistré plein de sons de mon entourage, entre le sommet



de Chardonne et les milieux hospitaliers. C'était une manière de continuer ma pratique musicale, explique la compositrice. C'est

une manière de garder une trace de ces années-là. Ces sons constituent le socle d'inspiration de ce nouvel opus.»

Une affiche florale

Le visuel de ce millésime 2025 est le fruit d'une collaboration avec la plasticienne Maya Rochat et le studio graphique Carnal Verona. C'est à partir d'une diapositive de fleur que se propage le 42^e Cully Jazz dans l'espace public. Les fleurs psychédéliques de Maya Rochat, récemment installée à Cully, font écho aux explosions de couleurs et de vitalité qui feront vibrer toute la manifestation. Son travail sera exposé durant le festival à la galerie d'avel 14.



Riviera Chablais, 26 mars 2025, Noémi Desarzens

Im Wandel des Lebens

13 Jahre nach «Backyard» meldet sich Fiona Daniel mit ihrem dritten Album «transitions» zurück. Ein Werk für stille Momente, in denen sich selbst das leiseste Geräusch offenbart.



Aline Paley

Fiona Daniel

2012 veröffentlichte Fiona Daniel ihren Zweitling «Backyard», dessen fein-strukturierter Singer/Songwriter-Sound von der Kritik äusserst wohlwollend aufgenommen wurde. Doch statt, wie erwartet, zu einem Fixpunkt am Schweizer Musikhimmel aufzusteigen, wurde es still um die in Zürich und im englischen Exeter aufgewachsene Künstlerin. «Das war kein bewusster Entschluss», betont die inzwischen 37-Jährige. Vielmehr hätten entscheidende Transformationen in ihrem Leben dazu geführt, dass sich ihre Art, Musik zu machen, entscheidend veränderte: «Ich wurde Mutter, zog in die Romandie und war pflegende Angehörige unserer beiden Kinder.»

Mit der Konsequenz, dass sie sich in einer Art «Dauerausnahmestand» befunden habe. Um diesen Kraftakt zu stemmen, galt es, auf das Essenzielle zu fokussieren. Kam hinzu, dass sie selbst mit auftretenden Hörproblemen zu kämpfen hatte. «Trotz Unterstützung von aussen verfügte ich somit schlicht und einfach nicht mehr über genügend Ressourcen, um Musikprojekte umzusetzen oder mich vertieft der Musik zu widmen», resümiert Daniel. Erst 2021 kam der Wendepunkt. «Allen ging es besser – und ich erlangte dank einem Eingriff wieder mein ganzes Gehör.» Womit es ihr wieder möglich wurde, Ja zur Musik zu sagen. Daniel kramte ihre Field Recordings hervor, die sie über die Jahre bei Spitalbesuchen, aber auch in der Natur aufgezeichnet hatte. Zu diesen begann sie mit Piano und ihrer Stimme sowohl zu improvisieren als auch zu komponieren. «Als der Moment richtig war, fügte sich alles langsam zu einem Ganzen», erkennt die Enkelin von Doris und Serge Stauffer, den Gründern der Zürcher F+F Schule für Kunst und Design, der grössten unabhängigen Kunst- und Gestaltungsschule der Schweiz.

Musik als Gratwanderung

Weil ihr sehr bewusst war, dass ihre Kinder sie noch nie als eigenständige Musikerin erlebt hatten, fasste Daniel den Entschluss, «wenigstens noch einmal ein Projekt unter

meinem eigenen Namen zu veröffentlichen». Jetzt liegt das neueste Resultat ihres Schaffens vor, es trägt den Titel «transitions». Laut ihr ist das Album das bislang persönlichste und universellste. «Dies, weil es einerseits stark von eigenen Erlebnissen inspiriert ist, sich andererseits aber auch um sehr allgemeine Lebensveränderungen dreht, die alle von uns erleben werden.» Womit Daniel auf tiefgreifende Augenblicke wie das Elternwerden, Krankheiten oder den Verlust geliebter Menschen anspielt.

Keine einfache Kost. Was zur Frage führt: Wie schwer hat sich Daniel denn damit getan, mit dieser hochpersönlichen Thematik an die Öffentlichkeit zu treten? «Es ist und bleibt eine Gratwanderung», räumt sie ein. «Das Projekt knüpft an Momente aus meinem Leben an, die nicht nur mich betreffen.» Dementsprechend sei es wichtig, mit allen «Beteiligten» im Austausch zu bleiben und dabei herauszuhören, was für wen stimmt.

Klangreise durchs irdische Dasein

Erschienen ist das neue Album von Fiona Daniel Anfang Juni 2025, annähernd 13 Jahre nach «Backyard». Dass «transitions» auf eine Klangreise durchs Leben mitnimmt, lässt sich bereits beim Opener «hello you» erahnen. Dieser beginnt ausgesprochen zart und verletzlich, mit einem bewusst intimen Zusammenwirken aus Piano, Cello und Harfe. Worauf sphärische Stimmen und Daniels Gesang folgen, der sich im Herzschlagtempo wundert: «A light inside of me/How can this be?» Womit die Musikerin wohl auf die Schwangerschaft mit einem ihrer Kinder anspricht. Das könnte kitschig geraten, doch Daniel gelingt es, alle lauernden Fallstricke zu umgehen. Indem sie ihre Musik geschmackssicher mit Stille, Pausen und viel Moll ausstattet. Was bei Tracks wie dem getragenen «falling out» wiederum für Beklemmung sorgt und Trauergefühle beschert. «Your heart is bleeding out and lies in the ground», singt Daniel und scheint das Leben eines ihr wichtigen Menschen ein letztes Mal zu beschwören. Nur um zu akzeptieren, dass dessen Melodien für immer verschwunden sind. Zwischendurch hellen sich die Dinge jedoch wieder auf: «silence and hoping» klingt nach Aufbruch, und das abschliessende «back home», das von zurückhaltender Zuversicht geprägt ist und sogar Kuhglocken bimmeln lässt, mündet in der Einsicht: «let yourself go».

«transitions» wartet mit Musik auf, die Intimität zulässt, aber auch Introspektion erfordert. Man spürt, dass die zehn Songs nicht auf die Schnelle, sondern im Rahmen eines akribischen Prozesses entstanden sind. Kein musikalischer Fast Food also, vielmehr ein Sound, der Zeit und Raum beansprucht. Wer sich darauf einlässt, wird mit kontrastreichen Liedern belohnt, die sich der stilistischen Kategorisierung entziehen, aber stets mitten ins Herz zielen.

Michael Gasser

Fiona Daniel: «transitions» (Klangfelder/Irascible)

Loop, 6 juin 2025, Michael Gasser

Fiona Daniel, la vien'est qu'une transition

MUSIQUEDouze ans après son dernier disque, la chanteuse zurichoise, installée en Suisse romande, revient avec un album bouleversant né d'épreuves intimes et de renaissances. Elle l'emmène aujourd'hui au festival Jazz au Peuple, qui met en lumière le renouveau de la scène suisse

ARNAUD ROBERT

Elle arrive au rendez-vous – un banc sous un grand arbre qui ne marche pas – et se penche pour marchander. Elle a l'air d'être venue d'un autre monde. Elle est blonde, les yeux bleus, l'âme intranquille, s'excuse plusieurs fois de parler d'elle. On lui répond que c'est le propos. Alors elle s'excuse encore. Quand on écoute Transitions, son premier album depuis douze ans, on n'imagine pas cette fragilité. En musique, Fiona n'hésite pas à se raconter dans de courts textes servis de grâce, des mélodies qu'on dirait enroulées comme des pierres semi-précieuses sous des lits de fougères.

Comme sa grand-mère Doris, cette Zurichoise installée en Suisse romande depuis dix ans est une sorcière.

Son enfance dans sa bouche ressemble à une île imaginaire ou un parc d'attractions. Elle grandit dans les années 1990, Zurich Kreis 5 au milieu des maisons Bernoulli, un ensemble de logements ouvriers colorés dans l'esprit cité-jardin. « On jouait à cache-cache dans les usines désaffectées. » Une fois par année, lors de la fête de quartier, elle donne un concert. Elle a 7 ou 8 ans, stridule à tue-tête: « Chan-

ter, c'est cool, oh yeah! » comme le protest song d'un monde qui ne réclame pas de changement. Ses grands-parents maternels ont créé une des premières académies d'art indépendantes en Europe, Form und Farbe, un lieu d'audace et de contestation.

Reprendre son souffle

Grand-mère Doris, Doris Stauffer, est une artiste qui fabrique des assemblages à base de fil à coudre, de cuillères de bébé, ce qu'elle trouve à portée d'une main de jeune mère. Elle fonde aussi le mouvement de libération des femmes et montre à ses petits-enfants comment improviser des chansons à partir de presque rien: « C'est clair qu'elle a planté une graine. » Obélix tombé petit dans la marmitte des pédagogies nouvelles, Fiona Daniel se sent génétiquement réfractaire à tout cadre rigide. Elle abandonne le violoncelle après un an et demi de conservatoire. Rejoint une commune de musiciens, le FelMale-funkproject, qui, en substance,

l'oblige à monter sur scène pour défendre ses propres compositions.

« J'ais assez vite que ça serait ma vie. » Mais autant les aïeux sont libéraux, autant les parents exigent d'elle quelques papiers sérieux avant de pousser la chansonnette. Le père de Fiona est un biologiste du sol qui servait biologiste marin mais avait le mal de mer. Sa mère est une physiothérapeute qui ne souhaite pas reproduire l'éducation anarchoïque qu'elle a reçue. Alors la petite aux yeux bleus quitte la cité enchantée pour vivre quelques rues plus loin, gagnersa vie dans un cinéma où ils passent Antichrist de Lars von Trier: « On devait tout le temps ramasser des spectateurs qui tombaient dans les vapes. »

En 2010 elle sort son premier album, Drowning. C'est une musique dont on ne comprend pas bien d'où elle sort, une douce folk, un violoncelle suspendu dans le coin, quelque chose de médiéval mais relié à l'aune de la science-fiction. « On me demande souvent quelles sont



« J'ai récupéré 95% de mon audition »

FIONA DANIEL, CHANTEUSE

mes références. Je l'ignore moi-même, j'oublie les noms. C'est comme si ce que j'aime me traversait en laissant son indéfinissable trace. » Son oncle, un des fondateurs du label RecRec, lui offre des disques: Arvo Pärt, Lhasa, Mulatu Astatke dans la bande originale du film de Jarmusch. Ce n'est pas de l'eclectisme, c'est de la voracité.

attention presque constante pendant ses cinq premières années. « On se relayait pour dormir. » Ensuite, c'est un deuxième garçon qui vient au monde avec une grave malformation qui le contraignait à vivre sa première année à l'hôpital. « Jusqu'en 2022, je ne me suis même pas autorisée à penser musique. J'en étais plus la priorité. » Et puis quand les choses s'arrangent, Fiona prend rendez-vous avec un médecin. Elle apprend qu'elle n'est pas atteinte d'une maladie, qu'un osselet est détruit, qu'elle peut donc être opérée. « J'ai récupéré 95% de mon audition »

Transitions est un disque qui raconte de la manière la moins préchanteuse possible ces nuits transfigurées. Il s'appuie sur un violoncelle mais aussi une harpe. « Mon mari en a eu l'idée, elle dit aussi à des femmes dépourvues d'outils nous avons vécues. » C'est également l'instrument que son cadet a choisi au conservatoire. Dans les heures creuses de l'hôpital, Fiona a collecté des moissons de bips, mais aussi les grillons de leur montagne lémannique où ils allaient

Si vous voulez comprendre pourquoi Transitions est un chef-d'œuvre, allez écouter: Hoping for you. Dans une balade au bord du silence, d'un violoncelle aux cordes pincées, Fiona Daniel murmure en anglais: « Petit oiseau est prisonnier d'une cage blanche et propre/Entouré de machines et de toutes sortes de bruits/Grand oiseau vit sous surveillance constante/Il ressent toute la colère, la peur et le désespoir. » Grand-mère Doris donnait

à des femmes dépourvues d'outils pour être libres ce qu'elle appelait l'instrument que son cadet a choisi au conservatoire. Dans les heures creuses de l'hôpital, Fiona a collecté des moissons de bips, mais aussi les grillons de leur montagne lémannique où ils allaient

Fiona Daniel en concert. Aujourd'hui 19h. Festival Jazz au Peuple. Usine à gaz, Nyon. www.jazzaupeuple.ch.

Le Temps, 22 août 2025,
Arnaud Robert

Auf der Suche nach Verwurzelung

Fiona Daniel beeindruckte mit ihren neuen Songs

Im Rahmen der Open-Air-Konzertreihe «Stadsommer» stellte die Zürcher Sängerin und Songschreiberin Fiona Daniel ihr lang erwartetes zweites Album erstmals vor und begeisterte damit das zahlreich erschienene Publikum.

Markus Ganz

Eine kleine, zart gespielte Melodie auf der Gitarre nur, die sich mit ihrer wehmütigen Schlichtheit und raffiniert eingesetztem Hall aber bald im Kopf einnistete wie eine tief empfundene Erinnerung. Mit diesem nur leicht ausgebauten Motiv umrahmte Fiona Daniel am Samstagabend stimmungsvoll die Live-Präsentation ihres neuen Albums «Backyard», das erst Ende August veröffentlicht wird.

In Stockholm entstanden

Das Motiv entpuppte sich auch als Kern des neuen Stücks «Nostalgia», das mitten im Konzert gespielt wurde. Die Sängerin und Songschreiberin erklärte dazu kurz, wieso es das ganze Album geprägt hat. Sie habe diese Melodie bereits komponiert gehabt, als sie letztes Jahr für drei Monate nach Stockholm gezogen sei, um die neuen Songs zu schreiben. Dort habe diese Melodie für sie die Verbindung zur Heimat bedeutet, zu der sie aus der Distanz einen neuen Blickwinkel erhalten habe.

Als Fiona Daniel dann noch innig zu jodeln begann – ohne schlagertümliche Fröhlichkeit, sondern wehmütig wie die sie begleitende Melodica –, wurde das Grundthema dieses Albums offensichtlich. Es geht darin nicht um eine vaterländische Verklärung, sondern um ein Heimatgefühl des Alltags, um die Sehnsucht nach der prägenden Kindheit, vielleicht in einem Hinterhof, wie der Albumtitel andeutet. Ohne das Bewusstsein für diese Verwurzelung könne kein Heimweh entstehen, sang Fiona Daniel dann in dem Song «Dr ewig Reisendi».

Dass der Text dieses Stücks in Zürcher Mundart und jener von «Nostalgia» in Französisch gehalten ist, erstaunte, setzte Fiona Daniel doch bisher erklärermassen auf die englische Sprache. Dies verdeutlichte aber auch ein spezifisch schweizerisches Heimatverständnis, wie es zeitweise auch Stephan Eicher pflegte. An dessen Alben «My Place» und «Engelberg» erinnerten einige Stücke aber auch mit – teilweise recht eigenwilligen – kammermusikalischen Arrangements, die von der norwegischen Cellistin Emeli Jeremias stammen. Diese spielte auch live mit und setzte zusammen mit dem Violi-



Fiona Daniel beeindruckt die Zuhörer im Hof der Zürcher «Reithalle».

C. BEUTLER / NZZ

nisten Benjamin Hartwig zusätzliche Akzente wie Pizzicato-Stellen im Titelmusikstück, die auf dem Album nicht zu finden sind.

Schlicht und fragil

Auch Matthias Spillmann an der Trompete und Andreas Tschopp an der Posaune verdichteten in einigen Passagen die Musik zusätzlich oder lockerten sie mit leicht jazzigem Spiel auf. Mit ekstatischer Zuspitzung verliehen die insgesamt sieben Musiker dem Stück «In Memoriam» eine düstere und abgründige Komponente, was zum Höhepunkt des Konzertes führte. Stellenweise bedrängten solche Erweiterungen aber den schlichten und oft fragilen Charakter der Songs. Stets reizvoll waren hingegen Geräusche und Sounds,

die die Stücke atmosphärisch erweiterten und teilweise auch verbanden.

Fiona Daniel spielte neben Piano oft auch Gitarre, allerdings nur im Stück «Keep On Driving» so rockig und kantig, wie man es von ihrem zu Recht vielgelobten Debütalbum «Drowning» kennt. Es war auch das einzige Stück, in dem sie ihre Stimme stark verfremdete. In den andern Songs liess die Musikerin, die just während ihres Konzerts 25 Jahre alt wurde, die Schönheit ihrer einnehmend klaren Stimme natürlich zur Geltung kommen. Gerade bei den Songs des ersten Albums, die als Zugaben gespielt wurden, fiel auf, dass sie die Emotionalität ihres Gesangs nicht mehr forcierte, wie dies ursprünglich stellenweise der Fall war.

Zürich, Restaurant Reithalle, 28. Juli.



Zurückhaltend und karg: Die Zürcherin Fiona Daniel. Foto: PD



Auffallend eigenwillig: Die Luzernerin Heidi Happy. Foto: Herbert Zimmermann

Indianerinnen am Lagerfeuer, Indianercharme im Hinterhof

Die beiden Popsängerinnen Heidi Happy und Fiona Daniel legen neue Alben vor: bemerkenswert, manchmal noch etwas ziellos, aber von glaubwürdiger Hiesigkeit.

Von Benedetto Vigne

Auf den Hügel sitzend, die Indianerinnen und beobachten, fröhlich vor sich hin- und dem Lagerfeuer hersingend, das Weltgeschehen in den Tälern unten. Das Bild stellt sich unweigerlich ein beim Hören von Heidi Happs neustem Werk, ihrem vierten. Es wird gestützt durch gelegentliche countryhafte Signale, ein Gitarrentwäng hier, ein Banjopicking dort, oder mal sogar, im «Land of Horses», ein abgefahrenes Saloonklavier. Aber es findet seine Inspiration vor allem in den zahlreichen Chören, welche die Luzernerin schon ab der zehnten Sekunde des eröffnenden Titelliedes setzt, im Vielklang mit sich selbst, mit ihrer neckischen, kindhaft feinen Stimme. Squaw-Gesänge à la Boswell Sisters, etwas altmodisch, aber nicht unsexy, die in regelrechte Totem-Chants übergehen, wenn im vierten Track «Big Boys» noch eine männliche Stimme hinzukommt.

Heidi Happy hat die meisten der 13 Lieder zusammen mit dem Produzenten und Tastenmann Ephrem Lüchinger in der heimischen Stube entwickelt, wobei der heutzutage übliche Schritt der Vorproduktion ausgelassen wurde. Das

gibt den Songs eine etwas schmutzige, aber auch sehr frische Grundtextur, mag indes auch eine hier auffallende Eigenwilligkeit gefördert haben: Manchmal setzen die Lieder halb skizzierend, sich sachte vortastend ein, um dann im letzten Drittel wie Blumen aufzugehen oder ausbrechend abzufahren. Oder sonst mit einer Überraschung aufzuwarten: einem Vibrafon, einem Streichensembel, einem kurligen Örgelchen.

Fröhlichkeit und Ärger

Die Begleitung ist also vielfältig, aber deshalb noch lange nicht üppig. Auf diese Weise oszilliert «On the Hills» schön zwischen Moderne und Vintage. Und zwischen Fröhlichkeit und Düsternis, eine Spannung, die insbesondere im Duett mit dem australisch-newyorkischen Trauerbarden Scott Matthew zum Tragen kommt. Aber auch Ärgernis schwebt da leise mit auf dem Album: Der 32-jährigen Sängerin und ihrer Band wurde, aus Kanada kommend, kurzfristig die Einreise in die USA verweigert. Der Produktion hats aber nur genützt, «On the Hills» ist ein tolles, anregendes Werk geworden.

Nicht ganz so weit ist Heidis Zürcher Kollegin Fiona Daniel für ihr Zweitalbum «Backyard» gereist. Aber doch auch: Die Vorproduktion hat die Musikerin zusammen mit der norwegischen Produzentin Katharina Nuttall in Stockholm erledigt, die Aufnahmen fanden dann in einer Villa im engadinischen Vulpera statt. Der Prolog, ein stilles, einsames Impromptu auf der elektrischen Gitarre, signalisiert die Grundstimmung des Werkes, das in seiner Knappheit schon fast ein Minialbum hergibt: Zurückhaltung, Kargheit, Einfachheit.

In der Tat sind alle Stücke enorm reduziert, auf Piano, Gitarre, Celesta oder Glockenspiel als Hauptinstrument. Die im Booklet erwähnte Rhythmusgruppe ist hingegen fast unhörbar. Das alles macht es möglich, dass die ganze Dramatik der Lieder auf die Stimme fokussiert ist - und wahrlich, die 25-jährige Sängerin besitzt eine aussergewöhnliche Expressivität, kann innerhalb ihres registerreichen Spektrums Freude und Wut, Trauer und Erstaunen gleichermaßen auffangen - man kann ihr allerhöchstens vorwerfen, dass sie das noch ein bisschen ziellos tut.

Die schwermütige, mansardenhafte Grundatmosphäre droht jedenfalls das Album zu ersticken. Das weiss Fiona Daniel offensichtlich, denn erstens vervielfältigt auch sie des Öfteren die Stimme, zweitens greift sie gelegentlich zu Verfremdungen, und drittens wählt sie auch andere Liedformen, etwa die französischsprachige Rezitation in «Nostalgia».

Experimental-Jodel

Bemerkenswert hier ist jedoch Daniels Versuch, glaubhafte Hiesigkeit in ihre Musik einzubringen: der Experimental-Jodel im Epilog als eindeutiges Beispiel. Das Mundart-Lied «Dr ewig Reisendi» indes als Wagnis: kaum ertönt die erste Silbe, schreckt man - bei dieser Stimme - erst einmal zurück. Aber je weiter das Stück vordringt, desto mehr versprüht es einen ganz eigenen Charme. Den Charme einer Hinterhof-Indianerin sozusagen. Dementsprechend ist das Album nicht leicht zugänglich, aber doch wunderschön.

Heidi Happy: *On the Hills* (Two Gentlemen/Trascible); Fiona Daniel: *Backyard* (Kuenschli.ch/Trascible)



Fiona Daniel (l.) und Sophie Hunger waren die eindringlichsten Stimmen am Festival auf dem Herrenacker Schaffhausen. Bilder: Dieter Langhart

Ein Fest der Frauenstimmen

Drei Abende dauerte das erste Festival auf dem Herrenacker in Schaffhausens Altstadt. Es barg Entdeckungen – und Enttäuschungen.

SCHAFFHAUSEN – Nicht Sophie Hunger und schon gar nicht Stephan Eicher packte die Herzen am Freitag, sondern die 22-jährige Fiona Daniel aus Zürich, die vor erst vier Monaten mit «Drowning», einem reifen Debütalbum, hat aufhorchen lassen. Sie eröffnete den zweiten Festivalabend und meisterte die undankbare Aufwärm-aufgabe mit Bravour. Ihre Stimme gleicht keiner andern, ist kraftvoll oder verletzlich, eindringlich oder federleicht, aber stets ruhig und unterschieden.

Ihre Lieder schreibt Fiona Daniel selber, sie hinkt keinen Vorbildern hinterher, sie setzt auf Zwischentöne und gebrochen-melancholische Stimmungen, die sie am Flügel und, etwas dünner, an der Gitarre umsetzt. Die Arrangements sind schräg und nicht verbraucht und leben ganz von den Mitmusikern auf der Bühne, allen voran der Cellistin Ronja Rinderknecht.

Nicht minder eindringlich ist Sophie Hungers Stimme. Auch das von Feuilleton und Kritikern hochgelobte Berner Wunderkind darf auf dem Flügel spielen, der für Headliner Stephan Eicher bereit steht, auch sie wirkt zerbrechlich hinter der Gitarre, auch sie singt Texte, die sich querstellen, auch sie kann sich auf einfallsreiche und einfühlsame Mitmusiker verlassen.

Schrei ins Leere

Aber Sophie Hunger wirkt, wenn gleich fünf Jahre älter als Fiona Daniel, kindhaft und unreif. Sie irrt über die Bühne, ihr Blick geht hierhin und dorthin, aber nicht zu den Menschen, sie schreit ins Leere oder verkriecht sich hinter dem Flügel: eine erratische Künstlerin, die Distanz schafft, wo man (und wohl auch sie selber) Nähe wünscht. «Vor einem Jahr am Festival da Jazz in St. Moritz war das noch unerträglich», sagt die Thurgauer Schriftstellerin Tania Kummer, die wir vor der Bühne treffen. Sophie Hunger hat sich zum 1. August auf Kunst-und-politik.ch als Schweizer Fahne in den Wind gehängt, aber wie sie in Schaffhausen zwischen zwei Liedern Bundesrat Merz' Rücktritt kommentiert, missrät ihr völlig.

Wie vor drei Jahren in Paris tritt sie vor Stephan Eicher auf, der ihr einen Blumenstrauß überreicht und sie, nach seinem Auftritt, auf die Bühne holt für Bob Dylans «Like a Rolling Stone».

Start auf Französisch

Der Berner beginnt mit drei seiner französischen Chansons an der Gitarre – und bleibt am glaubhaftesten bei seinen leisen Liedern, beschliesst ein ausgelassenes Konzert mit «Zrüg zu mir». Geschickt verbindet «Combien de temps» Eichers leise mit seiner lauten Seite, und ein «Hemmige» swingt herrlich wie Zigeunerjazz, gibt Laune im Publikum, das wohlwollend über des Sängers belanglose Plaudereien hinweghört.

Die sängerverbindende Idee des Konzerts jedoch funktioniert nicht: Heidi Happy (mit der drittstärksten Stimme an diesem Festival) verkommt zur Statistin, und Tinu Heiniger darf einmal sein «Lied vo de Bärge» singen und bläst tapfer die Klarinette. Nur Kutti MC hat genügend Präsenz neben Stephan Eicher, etwa mit einer witzigen Fortsetzung von «Campari Soda». Stephan Eicher & Co.: Was nach einem spontanen Gig klingen soll, wirkt letztlich verkrampft und gezwungen.

Samstag, dritter Festivalabend. Der Altstadtplatz wimmelt von Zuhörern, die dem gefälligen Sound von Pegasus und Grand Avenue brav zuhören, aber alle nur auf Simple Minds zu warten scheinen, die nach einem Auftritt in Italien das Konzert krönen sollen.

Simple Minds mit Verspätung

Dann die Nachricht: «Autopanne im Tessin, aber sie kommen.» Mit zweistündiger Verspätung legt die britische Band um Mitternacht los, schreit Sänger Jim Kerr «Sanctify yourself» ins matt gewordene Publikum. Stimmung mag nicht mehr recht aufkommen, denn die Band wirkt uninspiriert, spult kommentarlos einen Song um den andern ab, da nützt es wenig, in «Someone somewhere (in summertime)» das Wort Schaffhausen einzubauen. Manchen mag es egal sein, ob «Don't You (Forget about Me)» noch kommt – unvergesslich wird dieses Konzert nicht sein.

Das Festival schon. Schaffhausen hat bewiesen, dass es ein grosses Musikfestival braucht und organisieren kann. Die Musiker und Bands für 2011 sind noch nicht gesetzt. Es wird sich lohnen, nicht nur auf klingende Namen zu setzen. DIETER LANGHART